

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 16

Artikel: Un voyage à Paris : II
Autor: Rouget, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198711>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerzée, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ETRANGER : Un an, fr. 7.20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Préparons-nous.

La question des fêtes du centenaire de 1903 commence à préoccuper les esprits. Au Conseil communal de Lausanne, M. Emile Bonjour a émis le vœu que la municipalité s'entende avec le Conseil d'Etat pour célébrer la date du 14 avril 1903 le plus dignement possible et pour faire coïncider les fêtes avec l'inauguration des grands travaux publics entrepris ces dernières années. La municipalité a déclaré séance tenante qu'elle entrerait en plein dans ces vues, qui ne peuvent manquer d'être bien accueillies par la population. Il ne faut pas attendre au dernier moment, en effet, pour préparer ces festivités, et plus on leur donnera d'éclat, mieux on fera.

Dans la *Revue*, M. E. Bonjour se demande en outre si un compositeur ne pourrait trouver pour le 14 avril 1903, non une banale cantate, mais une *Marche vaudoise* simple, mélodique et vraiment populaire. C'est aussi une excellente idée. Puissent nos musiciens ne pas la laisser échapper.

Nous aurons pour ce grand jour la représentation d'un drame national, auquel M. Warnery, professeur à l'Université de Lausanne, travaille depuis quelque temps déjà. Le talent de cet auteur nous promet une œuvre de belle venue.

Il est à supposer que nos sociétés de musique, de chant et de gymnastique, si elles ne sont pas appelées à coopérer à l'interprétation de ce drame, participeront tout de même activement aux grandes fêtes en commémoration de notre constitution.

Mais pour que le 14 avril 1903 soit une vraie manifestation du peuple vaudois, il importe qu'on s'y prépare dans tout le canton aussi bien qu'au chef-lieu. Sans doute, il n'y aura pas moyen de représenter des drames dans toutes les villes et dans tous les villages; mais dans chaque localité les autorités et les sociétés artistiques peuvent organiser des solennités, des divertissements appropriés au caractère de la journée, et il n'est pas trop tôt pour y songer déjà maintenant et arrêter les grandes lignes du programme. Certaines villes, comme Cully qui nous donna Davel, et comme Morges et Rolle, qui furent aussi des foyers de notre indépendance, tiendront sans doute à honneur de marquer la date du 14 avril d'une manière toute spéciale.

S'il nous était permis de donner un conseil, nous voudrions que la jeunesse eût la plus large part possible à ces fêtes de la patrie vaudoise, afin qu'elle en gardât un de ces souvenirs qu'on ne s'oublie pas et qu'elle transmettrait avec enthousiasme à nos arrière-neveux. Il nous semble aussi que, à part le côté réjouissances de cette journée, chaque commune devrait songer à créer ou à inaugurer quelque institution d'utilité publique ou de bienfaisance, quelque œuvre utile, nouvelle école, restauration d'église, fondation spéciale, etc., bref, quelque chose qui durât plus longtemps que le son des musiques et que le brouhaha des cantines. Et si, dans chacune de nos trois

cent quatre-vingt-huit communes, un ou plusieurs généreux philanthropes donnaient de leur superflu pour aider à ces créations ou pour en faire naître d'autres, ils contribueraient à faire du 14 avril 1903 une date glorieuse de notre histoire et leurs noms seraient cités avec ceux des Monod, des Muret, des Pidou et des La Harpe.

Voyons, les patriotes à la bourse garnie, les artistes vaudois, les hommes d'initiative, ne laissez pas passer la grande date de 1903 sans fouiller votre poche ou votre cerveau. Donnez-nous des idées et donnez-nous de quoi les appliquer.

V. F.

Exposition de Vevey. — Ainsi que tous nos confrères, nous constatons avec grand plaisir que le second numéro du *Journal officiel* ne le cède en rien au précédent, au contraire : il suffit de citer les excellents clichés de MM. Ruchet, Ruffy et A. Ceresole, accompagnés de notices biographiques et d'articles divers. On remarque, en outre, une reproduction d'un tableau en papier découpé, œuvre de patience contenant, outre huit personnages, de nombreux animaux domestiques et autres. Lire la description que donne M. Ceresole de ce curieux travail. Mentionnons encore l'historique fort intéressant de toutes les forces motrices dont nous disposons dans le canton de Vaud.

Ce qu'on voit et ce qu'on entend dans les trams.

(Fin.)

Je m'aperçois que je ne me suis jamais acquitté de mon dernier article sur les trams. Il est temps cependant. Voici ce que j'y ai observé il y a quelques jours :

A l'une des extrémités du wagon, quatre messieurs, un banquier, un gros négociant et deux rentiers, qui ont l'air de ne pas savoir que faire de leur personne, parlaient des socialistes sur un ton de mauvaise humeur. Ils se demandaient comment on pourrait se débarrasser de ces importuns personnages et à quelle sauce on pourrait bien les manger.

Je ne sais s'ils ont trouvé la solution. Quoi qu'il en soit, si ces messieurs veulent les manger — n'importe à quelle sauce — il faut qu'ils se mettent en appétit, car il y en a qui seront durs à digérer.

A ma gauche, était assise une brave ménagère, tenant sur ses genoux un panier rempli de diverses provisions. En face d'elle, deux autres dames, rentrant aussi du marché.

— Bonjour, madame B..., fit l'une de ces dernières en tendant la main à ma voisine, comment dites-vous que ça va ?

— Voilà, on n'est guère bien par ce mauvais temps... A propos, quel est ce monsieur de Chillon, qui nous prêche toutes ces pluies ? Savez-vous qu'il est bien ennuyeux.

— C'est un monsieur Caprè. Mon mari le connaît. Il paraît qu'il est très entendu dans les affaires du ciel ; on ne sait pas comment il fait, mais il voit venir le temps... Vous venez, comme moi, de faire votre petit marché ?

— Vous avez raison de dire « petit marché », car on n'y trouve plus rien : quelques carottes, des épinards, des poireaux, des raves, c'est tout. Ah ! je vous promets que les diners me sont un terrible souci !

Et puis, mes hommes sont si tellement difficiles, si tellement gourmands, que je ne saurais bientôt plus que mettre sur la table ; ce sont des récriminations continues : « Toujours des épinards, toujours des poireaux, toujours des macaronis, voilà leur refrain.

— Eh bien, ma chère, je puis vous en dire autant. C'est une véritable croix... Ah !... si on avait pu prévoir tout ça !

— N'est-ce pas !... Si c'était à refaire...

Pendant que ces deux braves ménagères se faisaient ainsi leurs confidences, un Lausannois, assis à ma droite, ronchonnait après la nouvelle poste en se frottant le dos de la main : « Je me suis laissé pincer hier soir à cette nouvelle boîte aux lettres, qu'on n'y comprend rien. Jamais je n'y en remets une, ils feront comme ils voudront... »

Et puis j'aurais voulu quelques timbres-poste, pas même, on venait de fermer le guichet. Je ne savais pas que c'était déjà huit heures.

— Ah ! il fallait regarder l'heure à l'horloge.

— Il n'y en a point.

— Oh ! ça viendra. Mais, en attendant, on va vite regarder l'heure à l'ancienne poste, et puis on court à l'autre ; c'est ce que chacun fait.

— Tiens, je n'y avais pas songé. C'est une idée.

— Alou !

L. M.

Un voyage à Paris.

II

Tout de suite, après le déjeuner, Frérot parla de sortir.

Mais le gendre, qui avait pu obtenir la permission de la matinée à son magasin, devait s'y rendre l'après-midi. Valérie, un peu souffrante, comme son mari l'avait annoncé, était condamnée à garder la chambre.

Le vieux serait donc obligé de sortir seul.

Il parla d'aller voir un pays, Isidore Bontin, un ancien camarade à lui, installé dans la rue Secrétan, du côté des Buttes-Chaumont. Etait-ce loin ?

Mornet répondit : non, par les boulevards qu'il suivrait tout droit jusqu'au rond-point de la Villette, il y en avait pour une bonne demi-heure. Au rond-point, il se renseignerait ; la rue d'Isidore était tout près, on la lui indiquerait.

Avant de sortir, l'employé prit sa femme à part :

— Dis donc, Valérie, on ne peut pas le laisser ainsi s'en aller avec une blouse, ça nous humilie, tu comprends. Il devrait avoir au moins une tenue convenable. Que pensera de lui et de nous ce marchand de vin ?

— Evidemment, mon ami... mais il ne voudra pas en acheter un, je le connais...

— Vieux pingre ! s'écria Mornet.

Heureusement, pour l'apaiser, Valérie eut une bonne remarque :

— Laisse donc : s'il ne dépense pas son argent, tout nous reviendra un jour !...

— T'n as peut-être raison, murmura-t-il.

Puis une bonne pensée lui venant :

— Ecoute, j'ai une de mes redingotes que je ne pourrai plus guère porter ; si tu la lui donnais ?...
— C'est cela. Tu peux partir tranquille. Je vais la lui faire endosser.

Un moment après, Frérot, flottant dans cette redingote deux fois trop longue pour lui, beaucoup plus petit que son gendre, un vieux chapeau haut de forme remplaçant sa casquette, oscillant sur sa tête embroussaillée, descendait l'escalier et gagnait la rue, puis le boulevard de la Chapelle.

Tout de suite, il entendait rire autour de lui.

Puis un gamin qui le croisa, cria :

— Tiens, le Juif-Errant !

— Mais non, remarqua un autre, ce doit être un échappé de Charenton.

Enfin, un troisième glapit :

— Eh ! dis donc, le vieux, défile-toi, ta redingote qui balaie le trottoir... !

Frérot, baissant la tête, fila.

Ces gens avaient raison, en somme. Il sentait les pans de la redingote, à chaque pas, lui battre les mollets.

— En voilà une machine que m'a donné Valérie ! s'exclame-t-il.

Et comme il levait la tête, il vit devant lui, en haut d'une boutique, une pancarte sur laquelle, en grosses lettres, était écrit cet avis :

« Ici on fait toutes les réparations d'habits ».

— Ça fait bien mon affaire, songea Frérot. Puisque Valérie m'a donné cet habit et qu'il ne me va pas, j'ai le droit de le faire arranger. Elle ne m'en voudra pas.

Il entra donc et, malgré sa simplicité d'esprit, finaud tout de même comme un bon paysan :

— Bonjour, la compagnie, dit-il à l'homme qui s'avancait pour le recevoir, v'la ce que je voudrais : j'ai sur le dos une redingote qu'est trop longue. Vous ne pourriez pas me la rogner ? Vous auriez pour vous les rognes en paiement.

— Mon Dieu, si, fit en souriant le tailleur, malgré que ce soit là un singulier marché et non dans les habitudes de ma maison.

Il prit ses ciseaux, fit lever les bras au vieux, puis, dans son intérêt, puisque les rognes étaient pour lui, coupa la redingote presque sous les bras :
— Comme ça, vous ne serez plus gêné, remarqua-t-il.

— En effet, seulement, tout de même, vous en avez peut-être trop enlevé !

— Pas du tout... les costumes se portent ainsi à présent... C'est la dernière mode.

Le tailleur voyait à qui il avait affaire.

— Allons, à quéque chose près, j'suis pas difficile, moi, cria le vieux.

Et il sortit.

Les passants rirent de plus belle autour de lui.

— Y sont rudement gais, à Paris, murmura-t-il entre ses dents.

Mais, sans de grandes difficultés, il parvint enfin dans la rue Secrétan et trouva le comptoir d'Isidore. Celui-ci fut heureux de revoir un pays. On but force petits verres pour fêter sa visite.

Le soir, peu habitué à boire, le vieux se trouva complètement gris. Isidore l'invita à coucher chez lui, mais, malgré l'ivresse, il ne voulut pas accepter, gardant encore un peu de raison...

— Ah non, mon vieux, ma fille serait en peine.

Le marchand de vins se vit contraint de héler un fiacre, dans lequel il fit pénétrer Frérot. Puis il jeta au cocher l'adresse de Mornet que le paysan eût beaucoup de mal à donner.

Un quart d'heure après, la voiture s'arrêta à cette adresse. Le client ne descendant pas, l'automédon dut sauter de son siège. Il le trouva dormant à poings fermés. Il dut le secouer pour le réveiller ; puis, quand il fut sorti, il réclama les trente sous de la course.

— Trente sous, cria Frérot un peu dégrisé, eh ben, mon vieux... à Trifouilles, mon pays, on vous charrie pendant une demi-journée pour ce prix-là.

— Je ne m'occupe pas de votre pays. Donnez-moi mes trente sous !

— Jamais... Voulez-vous dix sous ?

— Trente, ou j'appelle la police !

— Quinze !

— Trente, espèce de pochard...

— Pochard, moi, crédié. Répétez un peu, voleur.

— Oui, pochard...

Un rassemblement s'était formé.

— Kss' kss', siffiaient des gamins.

Un agent arriva. Le cocher expliquait que le client, au lieu de le payer, l'investissait.

Heureusement Mornet, rentré de son magasin, ayant entendu du bruit dans la rue, ouvrit une fenêtre et cria aussitôt :

— Valérie ! c'est ton père qui fait encore des siennes.

Il descendit en courant et arriva juste à temps pour l'empêcher d'être emmené au poste.

Le vieux expliqua ses aventures à son gendre qui, furieux, lui jeta, en voyant sa redingote perdue :

— Mais vous êtes fou, ma parole !

(La fin samedi.)

Nos bonnes gens. — En éveillant les dormeurs attardés, le canon du 14 avril réveille également les souvenirs patriotiques. Moi, il m'a fait songer — pourquoi ? je l'ignore — à la modeste cérémonie d'inauguration du monument élevé, à Vidy, à la mémoire du major Davel, il y a deux ou trois ans de cela.

On était aussi en avril. Une grande foule, grande comme celle qui jadis accompagna le pauvre major à l'échafaud, remplissait toutes les routes conduisant à Vidy. Tout à coup, sur la route de Morges, apparurent les voitures dans lesquelles avaient pris place les autorités, les membres des comités et les invités. Sur le siège de la voiture du Conseil d'Etat, un huissier au manteau vert et blanc ; un huissier au manteau rouge et blanc sur le siège du carrosse municipal. Un tourbillon de poussière, dans lequel se jouaient les rayons du soleil, entourait, comme d'un nimbe, le cortège officiel.

« Maman !... maman !... regarde cet homme rouge, là-bas, sur cette voiture ! Qu'est-ce que c'est ? » s'écrie un bambin en tirant la jupe de sa mère. Et du doigt il désigne l'huissier de la commune.

— Mais, petit bobet, ne vois-tu pas que c'est le bourreau.

Le municipau et la salaïe ài z'ao.

Quand on a passé Paquière et que cliào qu'ont fè l'ao dou z'ans de catsimo ont ètà reçus, on fà dein ti lè veladzo dào canton lè vezitès d'écoulès po vaire à quiet ein sont cliào qu'ont coumeniyi et po fèrè montà de n'écoula dein on autra lè pe éduquà et cliào qu'ont lo mi recordà.

Ti lè bouébo düssont po cliìa vezita sè revoudrè dè la demèindze po cein que lo menistre, lo syndico, lo greffier et on part dè municipaux saront quie po l'ao fèrè recitè l'histoire et la grammère, montrà à la carta, tchiffrà d'ài règles, fèrè d'ài verbes et tot on commerço, après quiet marquant lè notès, font avanci d'on cran cliào qu'eim ont lo mè et laissent ein derrai lè pe bètès.

Quand font cliào vezitès, cliào monsus dè la coumechon d'écoula ont coutema dè bailli condzi 'na vouarbetta à cliào bouébo et tandi que cliào gosses s'amusont on bocon pè vai la maison d'écoula, ie vont avoué lo régent et mimameint lè régeannès tant qu'ao pailo derrai dè la pinta dè coumouna po rupà on part dè salaïès ài z'ao et baïre cauquies litres que la coumouna offrè à cliào z'autorità.

A la vezita dè 'sti an, lo vilho municipau Brocan ètai dè la fèta et Rodo dè la pinta qu'est assebin municipau et que savai que Brocan amavè d'estra cliào salaïès ài z'ao, s'est decidà dè l'ài fèrè onna farça po fèrè recaffà ti cliào gaillà.

S'ètai met d'accou avoué lo bolondzi po que mettè dein lo rebou, don lo revon dè 'na salaïe, on petit bet dè cordetta et dein la pàta, à n'on carro, on bocon dè patta copaiè tot coumeint 'na transte et avoué lè z'ao pè dessus, quand la salaïe fe couète, on sè sarai papi démaufià dào commerço.

Pè vai lè dix z'hàorès, cliào monsus et cliào régeannès s'aminont, lè salaïès ètiont dza su la trabilla et cheintiont ma fai destra bon.

— Ora quoui est-te que décopé ? fe lo Rodo ; l'est ài pe vilho conto ; allein l'onclio Brocan, vouaïque on coutè tot frais molà, copà pi quie ! Et l'ài montra la pliièce io iavai la cordetta.

Brocan eimpougnè lo coutè, mà lo diabblio, c'ètai cliìa pouéson dè revon io lo coutè ne poivè pas moodrè, avoué cein que lo Rodo l'ài avai onco bailli on coutè que ne copavè rein et ci pourrè vilho fasai d'ài veindzancès dào tonaire et d'ài sacrements dào dianstre pè devant lo menistre et l'a falliu que l'ài aulè avoué lè duès mans po poi dépondre lo bocon.

Lè z'autro recaffàvant que d'ài sorciers dè vaire que chavè dinse po copà cé bocon et l'ài ein desiont dè totès lè sortès :

— Vo n'ài perein d'acquouet, l'onclio Brocan ! desà ion.

— Ia petètrè on où dein lo revon ! fasai on autro.

Adon quand la salaïe fe tota copaïe, lo Rodo boutè lè bocons lè z'ons après lè z'autro su on assiète et baillè à Brocan cé qu'avai la patta. Coumeint tot cé mondo avai eimpougni son bocon avoué lè quatre d'ài et lo pàodzo, lo vilho ein fe atant avoué lo sein.

Mà quand l'èut pliantà lè deints dedein, motta ! ne poivè pas ein dècrotsi 'na morse, rappo à la patta ; couchivè trevouni fermo avoué lè duès mans, toosai lo bocon, rein ne vègnai que lè z'autro ne poivont pas sè teni dè lo vaire teraili dinse cliìa salaïe. Tot parà, à foccè dè trevouni, l'èin dépond on bocon que sè met à recrachti su sa man et quand l'èut vouaiti bin adrai et que l'èut grattà lo dessus dào resto avoué son coutè, tràouvè la patta que montrè ài z'autro ein l'ao desèint :

— Ne su pas mau èbahi se ne pù pas eintanà cliìa salaïe, vouaiti-vai se cé caïon dè bolondzi n'a pas laissi la maiti dè son fordaï dein la pàta !

L'arai falliu ourè quinnès recaffaiès l'ont fè ; mà l'ont onco bin mè recaffà après, quand lo Rodo l'ao z'a tot racontà la farça ; assebin Brocan, dè la radze que l'avai contre lo Rodo, n'a pas remet lè pi à la pinte du cé dzo quie.

Passage interdit.

(Historiette lausannoise.)

« Bonjour, M. Tâtillon ! Vous n'avez pas l'air d'être dans votre assiette. Vous avez sans doute des appartements à louer, à voir l'écriteau que vous portez sous le bras ?

— Vous êtes dans l'erreur, mon brave ! Lisez !

— *Passage interdit.* Qu'allez-vous faire de cela ?

— Eh parbleu ! le suspendre dans l'allée de ma maison, dont on fait un passage public.

— Mais, ne craignez-vous pas de faire connaître par cet écriteau, à ceux qui l'ignorent, que votre allée ouvre un passage sur l'autre rue.

— Eh ! qui ne le sait déjà ? Quand je m'oppose au passage des gens qui n'ont rien à faire dans ma maison, ils me reprochent de ne pas avoir mis de défense.

— A votre place, je ne mettrais pas cet écriteau.

— Chacun son idée. Chacun sait ce qu'il a à faire.

— C'est certain. Faites comme bon vous semble.

Au revoir, M. Tâtillon.

C'est à peine si mon voisin répondit à mes salutations ; il bouda et, pendant un mois, il ne mit plus les pieds dans mon magasin d'épicerie, lui qui, jusqu'alors, y venait chaque jour faire quelque emplette et tailler une bavette. Il revint enfin, sous prétexte d'acheter des allumettes.

Cet homme qui paraissait toujours mécontent avait cependant tout ce qu'il faut pour être heureux : une santé robuste, une fille charmante, qui allait être fiancée à un jeune docteur, et enfin il était propriétaire d'un immeuble donnant sur deux rues et d'un excellent rapport.

L'année précédente, toutefois, il avait eu la douleur de perdre sa femme, personne douce, intelligente et avenante. Depuis lors, il était devenu un peu bougon.